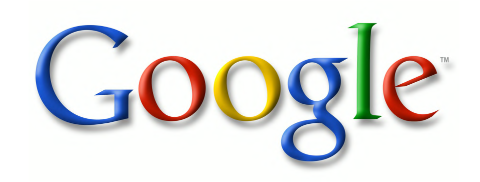


compagnie qu'on regarde comme l'expression de la science universelle, en Europe [1]. »

Du reste, la tiédeur de l'Institut s'explique ici par des raisons plausibles qu'il faut accepter et par d'autres raisons moins respectables, montrant un mauvais côté de l'espèce humaine, l'intérêt égoïste d'amour-propre.

Les raisons plausibles étaient au nombre de trois, que voici :

1° L'impossibilité de contrôler les assertions de M. Brasseur, sans connaître, comme lui, les dialectes *yucatèque et maya* que nos savants ne connaissaient pas ;

2° Le devoir de ne pas admettre, sans preuves positives, des faits dont l'existence était de nature à bouleverser toutes les notions, toutes les théories admises sur l'ethnographie, la géologie, l'histoire naturelle, etc.

La découverte d'un grand peuple de haute civilisation, existant en Amérique avant le déluge asiatique, devait en effet, sans compter bien d'autres perturbations scientifiques, reporter probablement l'origine de l'homme à l'époque tertiaire, lorsque déjà les géologues ont une peine infinie à découvrir des traces de l'homme fossile, à l'époque dite quaternaire ;

3° Enfin, l'extrême difficulté d'aller étudier sur

1. Avant-propos, pages 3 et 22, de la brochure mentionnée.

place, les dialectes yucatèque et maya, ainsi que les monuments mexicains, après la triste expédition du Mexique, et avant le rétablissement de nos relations amicales avec lui, datant seulement d'un petit nombre d'années.

Telles étaient les raisons plausibles qui justifiaient l'Institut de ne pas se prononcer sur les découvertes de M. Brasseur, sans toutefois l'excuser entièrement de son ignorance.

Disons maintenant les raisons moins dignes de respect.

Depuis le rétablissement de nos bonnes relations avec notre ancien ennemi, la conduite à tenir semblait toute tracée; mettant de côté un faux amour-propre, il fallait appeler la lumière sur des révélations évidemment dignes d'une sérieuse attention, mais qu'on jugeait insuffisamment éclairées et contrôlées.

Il fallait provoquer la reconstitution de la commission scientifique du Mexique[1]. Il y avait à cela un

1. Nous avons cherché à nous aboucher avec deux membres de l'ancienne commission, M. Mehedin, architecte et photographe, et M. Aubin, un érudit, paraît-il, de premier ordre; mais nous n'avons pu réussir dans nos démarches. M. Mehedin, qui habite Meudon, était en voyage, et quant à M. Aubin, il nous a été impossible d'avoir son adresse. Un brave agent de l'autorité, que nous interrogeâmes à ce sujet, nous répondit : Monsieur, vous aurez de la peine à voir M. Aubin, parce qu'il ne reçoit pas de visites. Il a, suivant les uns, fait, comme on dit, *de la peine à ses parents;* il a, suivant les autres, été volé d'un trésor et ne veut plus voir per-

intérêt puissant que M. Brasseur signale lui-même (p. 23) dans les termes qui suivent :

« L'Amérique, jusqu'aujourd'hui, n'a été l'objet d'aucune investigation archéologique sérieuse. Quelques travaux individuels ne sauraient entrer en comparaison avec la multitude de ceux qui ont eu lieu pour l'Égypte ou pour l'Asie ; travaux où les gouvernements de l'Europe sont entrés en ce qui concerne la dépense, avec une générosité qu'on ne saurait trop louer.

« Cependant, c'est peut-être l'Amérique qui contribuera davantage à la solution des grands problèmes historiques, dont on a vainement cherché la clef jusqu'à présent. Cette solution, nous la trouverons dans les *katuns* ou cartouches incrustés de ses monuments, dans les livres renfermés dans les sépulcres, restés cachés depuis la conquête, peut-être même dans ceux que possèdent déjà nos bibliothèques. On finira par lire le *Codex de Dresde* et l'on interprétera, nous l'espérons, le *Tonalamatl* ou *Rituel mexicain*, de la bibliothèque du Corps législatif, dont M. Aubin possède également un exemplaire original. C'est dans ces livres mystérieux qu'on découvrira à côté du système de l'astrologie judiciaire des Mexicains et du Rituel ecclésiastique, les documents historiques les plus anciens, toutes les origines des cérémonies mystiques d'un culte qui s'était

sonne. L'une et l'autre alternative nous ont fait renoncer à l'entretien que nous désirions avoir avec lui.

perpétué à travers les révolutions des nations et des cités, en conservant, dans l'ordre chronologique le plus parfait[1], le récit des souvenirs antédiluviens, et des catastrophes naturelles, qui à diverses reprises avaient bouleversé le monde, depuis que Dieu y avait placé l'humanité. »

Non-seulement l'Institut ne provoqua pas de mesure propre à faire jaillir la lumière; mais il se montra plutôt disposé à laisser la question mourir doucement dans l'oubli; ce qui témoigne d'une indifférence blâmable et d'un zèle pour la science, assurément moindre que celui d'Archimède.

Heureusement, les ministres de l'instruction publique, tout en ayant à s'occuper de soins plus importants et plus urgents encore, ne négligèrent pourtant pas celui-là. A défaut d'une commission scientifique d'ensemble, qui aurait pu être organisée sur l'initiative et avec le bon vouloir de l'Institut, ils désignèrent un certain nombre de missionnaires particuliers pour découvrir et faire connaître les richesses archéologiques de l'Amérique. Ils furent même imités en cela par quelques amis de la science, riches et généreux.

Lorsqu'on s'entretient des travaux de M. Brasseur avec des savants académiques, moralement responsables de leurs paroles, ils se tiennent sur une grande réserve et se bornent à dire que ces travaux ne pa-

1. Voir plus loin (page 27) la note de Humboldt.

raissent pas offrir toutes les garanties de sûreté désirables.

Mais si l'entretien se passe avec des savants en aspiration et en espérance, la thèse change de face. On rencontre là des coryphées d'un parti hostile à M. Brasseur, renchérissant beaucoup sur les paroles hésitantes de leurs maîtres et n'hésitant pas eux-mêmes à le représenter comme un visionnaire de la science, ardent en imagination, mais frappé de fortes illusions troublant son jugement, et ayant rapporté du Mexique, en homme venant de loin, une série de contes auxquels ne sauraient ajouter foi des hommes y regardant de près.

Entrons ici dans quelques détails. Nous avons eu occasion de causer avec plusieurs de ces personnes hostiles à M. Brasseur et formulant contre lui de prétendus griefs. Nous ne rapporterons pas ceux, fort légers d'ailleurs, qui s'adressent au caractère privé de l'homme, parce qu'ils ne nous semblent pas dignes d'une critique qui se respecte; mais nous ne voulons pas passer sous silence ceux qui concernent l'écrivain savant.

Ils sont au nombre de trois, dont deux s'adressent à tous les partisans de ses idées, dont le troisième s'adresse personnellement à lui seul.

Voici les premiers; on prétend établir les points suivants :

1° Que l'antiquité de la Carie américaine est une fiction et que le peuple Yucatèque est un peuple moderne remontant à peine à l'ère chrétienne;

2° Que la croix figurant dans les monuments découverts au Yucatan est, non le signe de la rédemption chrétienne et de la présence possible du rédempteur, mais l'indice d'un crucifiement assez commun des réformateurs, dans les religions païennes.

Relativement au premier point, nous ne savons pas ce qui a pu donner lieu à une imagination qui nous paraît aussi téméraire que peu fondée et nous nous bornons à renvoyer plus loin aux preuves, selon nous, péremptoires, que donne M. Brasseur de la supériorité en civilisation de la vieille *Carie américaine* sur la vieille Égypte, qui fut une de ses colonies.

Il nous semble probable qu'on aura pris des restaurations faites à d'anciens monuments, au temps des derniers souverains du Mexique et dans le style usité à cette époque, pour des constructions originelles, comme on aurait pu, sans y bien réfléchir, prendre pour telles, au temps de François Premier, des restaurations faites dans le style de la renaissance, à des monuments gothiques, byzantins, romans, romains, grecs ou autres. Passons.

Relativement au second point, M. Brasseur, dans sa brochure, ne fait que transmettre, sans la soutenir, l'idée, vaguement répandue dans les textes mexicains, d'une rédemption analogue à la rédemption chrétienne ; et nous avouons que, sous ce rapport, nous avons été plus oseur que lui.

Nous avons, en effet, émis l'opinion que le Christ qui, lui-même, accuse plusieurs missions de lui sur terre (puisqu'il affirme avoir connu Abraham, et

que s'il a existé du temps d'Abraham, il a dû avoir alors une mission divine, parce que Dieu ne l'aurait pas laissé inoccupé) en avait peut-être accompli une au Mexique. Il est à observer que cet avis ressemble beaucoup à celui du savant allemand, M. Creuzer, donnant le nom de *Krishna* au rédempteur indien, mort en croix sur l'arbre sacré du Santal, dans une incarnation de *Vichnou*, le dieu du bien.

Passons donc encore et arrivons au grief s'adressant personnellement et directement à M. Brasseur, et qui, eu égard à son renom de savant, paraît seul mériter une réfutation sérieuse.

Il concerne ses publications dernières, où il montre, affirme-t-on, l'imagination dévoyée d'un extravagant, s'occupant de détails futiles et peu moraux, de jeux de mots, de jongleries d'esprit, de calembours et de calembredaines, indignes d'un caractère réfléchi.

Nous n'avons point lu ces publications, étant occupé en Afrique quand elles parurent; et leur critique ne laissa pas de nous surprendre beaucoup et de nous dérouter un peu. Nous nous dîmes, pour avoir eu sous nos yeux des exemples analogues, qu'il était après tout possible que les fatigues d'un long séjour au Mexique et les atteintes d'un soleil trop ardent, eussent altéré passagèrement les facultés d'un grand esprit. Mais un souvenir nous revint qui changea la direction de nos idées.

Nous nous rappelâmes qu'un ami commun de M. Brasseur et de nous-même, M. Daux, ingénieur civil des mines, nous avait rapporté que cet infati-

gable chercheur d'abbé, aussi insatiable de trouvailles qu'érudit, avait découvert dans Homère divers passages, dans lesquels, en séparant les mots par syllabes et en adjoignant celles-ci d'une certaine façon, on obtenait des sens différents et même des sujets entiers de natures différentes.

Si, comme tout porte à le croire, c'est à ce fait qu'ont voulu faire allusion les détracteurs envieux de M. Brasseur, nous n'avons qu'une réponse à leur faire, c'est que leur critique témoigne en sa faveur et porte témoignage contre eux-mêmes.

Elle témoigne contre eux: car il est de notoriété historique que les philosophes anciens avaient des enseignements secrets (les mystères) et que pour les propager, ils employaient des publications, *à sens cachés*, dont il fallait avoir la clef pour les comprendre et qu'en Grèce on appelait *acroatiques;* et il est non moins avéré parmi les nombreux traducteurs et commentateurs d'Homère, qu'il existe dans sa mythologie et les caractères de ses héros, non seulement des traits de mœurs relâchées, en rapport avec une époque moins pudibonde que la nôtre, mais encore « *des allégories palpables, pouvant faire soupçonner un sens caché dans celles qui échappent à notre interprétation.* »

Cette opinion soulignée est de l'éminent M. *Bitaubé*, l'un des meilleurs interprètes du grand poète grec.

D'un autre côté, la critique mal avisée qu'on lui adresse prouve en faveur de M. Brasseur ; car il est

probable qu'il a fait dans ses investigations savantes une découverte intéressante et originale, puisque M. Bitaubé, qui passe en revue, à la fin du siècle dernier, les principaux traducteurs et commentateurs, n'en signale aucun qui aurait fait cette découverte avant lui.

Que s'il s'agissait de sujets autres que les œuvres d'Homère, de crudités d'actes et de paroles, de jeux de mots et d'esprit, voire même de calembours, déchiffrés par M. Brasseur dans les vieilles inscriptions du Yucatan ou du Mexique, nous observerons que ces griefs imaginaires se tourneraient encore contre ses ennemis, *qui contestent la haute antiquité des Yucatèques et des Mayas ou Cares américains.*

Les découvertes prouveraient, en effet, que ces peuples ont devancé dans leurs mœurs et dans leurs goûts les vieux Grecs et les vieux Romains, qui, plus près que nous des sources de la nature, ne craignaient pas d'en représenter les objets par leurs indices, de les appeler par leurs noms, et pratiquaient incontestablement toutes les choses énoncées :

Témoin, les dames grecques et romaines portant à leur cou, en guise d'amulettes, des phallus-bijoux, pour n'être point stériles ;

Témoin, Homère, dont les hardiesses sont, nous l'avons dit, connues et à propos desquelles la savante Mme Dacier constatait que la Bible en a débité bien d'autres ;

Témoin, Aristophane, ce roi de la comédie grecque, issue des chants phalliques, ce licencieux insulteur, arrachant l'indulgence à force d'esprit;

Témoin, Horace, qui trouvait doux et bon de s'oublier parfois dans des propos de folies (*dulce est desipere in loco*);

Témoin, Juvénal, très peu pudibond et fort en gueule, comme disait Rabelais, dans ses satires;

Témoin, Martial, dont les épigrammes fourmillent de jeux de mots;

Témoin encore Catulle, peignant un homme impuissant dans un distique pétillant d'esprit, cité par notre Montaigne et que nous demandons la permission de citer après lui, non par friandise de grivoiseries, mais parce que l'on peut soupçonner le poète d'avoir voulu faire un jeu de mots, à la fois botanique, alphabétique et calligraphique, sur une plante, la *bette*, et sur la seconde lettre de l'alphabet grec. En effet, la forme de celle-ci représente au naturel la caractéristique du bonhomme, que souligne un mot du distique :

> Languidior tenerâ cui *pendens* sicula betâ,
> Nunquam se mediam sustulit ad tunicam.

Que si, enfin, l'on veut reprocher à M. Brasseur, en vertu de son caractère d'abbé, d'avoir traité des sujets d'un genre trop léger, nous réclamerons pour lui les immunités du savant, à qui il est permis de beaucoup dire dans l'intérêt de la science; et puis,

nous répéterons, avec Mme Dacier, que la Bible, après tout, en a dit bien d'autres.

Arrivons à notre conclusion.

Nous n'admettons certainement pas que les détracteurs de M. Brasseur obéissent à une consigne qui serait une indignité; mais nous pensons qu'un zèle ardent et inconsidéré les porte, comme on dirait en politique, à se montrer plus royalistes que le roi, et à vouloir se rendre agréables, en se trompant probablement sur les moyens.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons, pour notre compte, souscrire à leurs intentions malveillantes. Notre franchise aimant les lignes droites et repoussant les tortueuses, notre amour de la vérité et de la lumière s'y opposent d'une façon absolue.

En outre, nous sommes un peu mathématicien et à ce titre fort entêté dans nos opinions sur les choses sérieuses, parce que les mathématiques sont une science exacte et par suite une science raide, dans laquelle on ne fait pas de concessions.

Nous avons donc résolu de défendre contre ses ennemis M. Brasseur, dont nous estimons la cause fort importante et fort juste.

Nous allons le faire, en exposant, de notre mieux, un résumé fort succinct de ses documents, mais suffisant pour en faire ressortir toute la portée. Il est tiré d'une brochure substantielle, servant d'introduction à son volume intitulé : *Relation des choses du Yucatan.* Il montrera, nous l'espérons, que M. Brasseur fut un érudit, comme on n'en rencontre guère, ce que mon-

2

treront mieux encore, à ceux qui voudront les consulter, ses principaux ouvrages déposés dans les bibliothèques publiques, et dont nous avons indiqué les titres ci-dessus.

M. l'abbé Brasseur, comme il le dit lui-même dans l'avant-propos de la brochure dont il est ici question, ne fut d'aucune coterie scientifique, politique ou religieuse. Son but unique fut la recherche de la vérité et le progrès de la science.

Ce double but est aussi le nôtre, sans que nous ayons en nous, comme le savant défunt, les moyens de le bien remplir.

Disons, en terminant ce préambule, que nous avons été guidé aussi par un sentiment de patriotisme. Nous ne voudrions pas que les savants étrangers d'un esprit peut-être moins pénétrant, mais aussi plus travailleurs et plus actifs que les nôtres, les devançassent dans la révélation de la Carie américaine.

Aux eaux de Capvern, août 1882.

E. DUSAERT.

DOCUMENTS DE M. L'ABBÉ BRASSEUR

La brochure du savant M. Brasseur, dont nous venons de parler, et qui porte ce titre assez bizarre : *S'il existe des sources de l'histoire primitive du Mexique, dans les monuments égyptiens; et de l'histoire primitive de l'ancien monde, dans les monuments américains*, cette brochure fournit des documents qui nous semblent irrécusables et renferment une véritable révélation de science ethnographique, dont nous avons tenu à faire part au public ami du progrès.

Voici, selon nous, une très succincte analyse de ses parties principales. Nous disons, selon nous, parce que M. Brasseur, soit par timidité, soit par excès de modestie, ne paraît pas avoir tiré de ses documents toutes les conséquences qu'il avait le droit de tirer. Nous avons été plus oseur que lui, bien entendu, sous la responsabilité de notre initiative.

Le peuple civilisé le plus ancien du monde semble avoir été le peuple *care* d'Amérique, qui habitait au Mexique, les environs et l'emplacement actuel du *Darien*, comprenant le *Yucatan*, le *Guatémala*, etc., ce peuple très industrieux, très commerçant, bon marin, particulièrement savant en astronomie, et d'une habileté incomparable dans le travail.

des métaux et des pierres précieuses, avait les relations les plus étendues avec le reste du monde. Ses communications avaient lieu par mer, à travers l'Atlantique, et par terre, en remontant vers le nord et le détroit de Behring, dont le sol ne présentait peut-être pas alors de solution de continuité, pour redescendre ensuite au sud.

L'Égypte en particulier et une grande partie des pays situés à l'ouest de l'Afrique et de l'Europe, surtout vers les Colonnes d'Hercule, ou sur le littoral méditerranéen, ont été, cela paraît hors de doute, d'après les preuves fournies par M. Brasseur, des colonies de la Carie américaine. L'Atlantide, dont parle Platon dans son *Critias*, fut probablement aussi une de ces colonies, intermédiaire entre l'Égypte et le pays des Cares.

Celui-ci, dans les temps les plus reculés, subit un effroyable cataclysme. Des ouragans se déchaînèrent ; des volcans firent éruption ; le sol se souleva, puis s'effondra dans la mer, sur une immense étendue. Ce cataclysme nous semble avoir dû coïncider avec le déluge asiatique décrit dans la Bible[1]. Nous avons cherché à le démontrer par des considérations physiques dans les notes développées d'un plus important ouvrage ; mais nous nous bornerons dans cet

1. L'histoire des soleils de la tradition mexicaine signale trois grandes catastrophes correspondant probablement aux trois cataclysmes de l'autre partie du monde, à savoir : le déluge asiatique relaté dans la Bible et les déluges partiels d'Ogygès et de Deucalion.

extrait à dire ceci : c'est que lorsque des éruptions volcaniques se produisent sur une grande partie de la surface de la terre, les inondations autour d'elle, et des pluies diluviennes, du côté opposé du globe, s'expliquent physiquement d'une façon naturelle.

Les survivants fuirent leur pays par les deux voies de communication précitées. Les émigrants par terre, redescendant vers les régions tempérées du sud, après avoir dépassé le détroit de Behring ou son emplacement, rencontrèrent, en Sogdiane et en Bactriane, *les Cares d'Asie*, fuyant de leur côté le déluge asiatique.

Les deux émigrations formèrent, par leur réunion, le peuple *Céphène*, qui prit plus tard le nom *d'Arya*, et se divisa en deux branches, se greffant sur le même tronc, dont Eugène Burnouf a établi la parenté et qui correspondent à celles des émigrants d'Asie et d'Amérique.

Il faut admettre que les Cares d'Amérique ont été, *en civilisation*, les frères aînés des Cares d'Asie, pour accorder les opinions divergentes des savants ethnologistes sur les faits d'origine, de séjour, de déplacement et de suprématie, concernant les peuples des premiers âges, en Asie et en Afrique, particulièrement les Céphènes ou Aryas et les Couschites. Tout se concilie, même l'identification de ceux-ci et de ceux-là, malgré l'éloignement de leurs pays de naissance, en leur attribuant une souche commune de civilisation, celle des Cares d'Amérique, et ne peut se concilier autrement.

Nous allons donner succinctement les preuves de cette affirmation, développées et éparses dans le livre de M. l'abbé Brasseur; mais nous voulons auparavant concentrer en quelques pages celles qui lui permettent d'établir la filiation entre l'Egypte et la Carie américaine, celle-ci étant en civilisation, sinon en âge, la mère de celle-là. Elles sont au nombre de quinze, que voici :

1° La même culture dans les deux pays de l'astronomie et de l'astrologie ; et des souvenirs précis, par des méthodes semblables, de faits remontant à l'antiquité le plus reculée ;

2° Des pyramides de même forme, érigées dans le même but, objets de la même vénération, et beaucoup plus nombreuses en Amérique qu'en Égypte ;

3° Dans les peintures et les sculptures des monuments, ce qui ne se rencontre chez aucune autre nation, les mêmes types et les mêmes défauts de figures ; la même couleur de peau, rouge ou cuivrée ; les mêmes costumes collants ; la même absence de barbe chez les hommes ; et détail tout à fait caractéristique, la présence du *sarigue*, petit animal appartenant exclusivement à l'Amérique ;

4° Dans l'Amérique centrale comme en Égypte, le Dieu créateur, le Dieu du ciel est en même temps la tempête ; il a des deux côtés des symboles presque identiques ; et il en est de même de la puissance royale, relativement à ses emblèmes ;

5° Le démiurge des Égyptiens et celui des Mexicains, considérés comme générateurs de l'espèce humaine, sont les mêmes et portent le même nom : *Pan;* ils donnent lieu aux mêmes exhibitions et aux mêmes démonstrations obscènes, soit comme attributs, soit comme pratiques du culte ;

6° Les canopes égyptiens sont, sous la même dénomination et avec des emblèmes presque pareils, les dieux pénates du Pérou ;

7° Les quatre mystères, auxquels étaient initiés les esprits avancés, étaient sous les mêmes noms, et avec les mêmes symboles, identiques en Égypte et dans l'ordre de la chevalerie mexicaine ;

8° *Le Nil*, le fleuve bienfaisant en Égypte, est un cours d'eau considérable dans le Guatémala ; et ce nom qui en Amérique signifie paisible, tranquille, n'a d'étymologie dans aucune langue de l'ancien monde ;

9° La gynécocratie est en honneur dans l'Amérique centrale comme en Égypte, et donne lieu aux mêmes pratiques et aussi aux mêmes désordres et aux mêmes abus monstrueux ;

10° Dans les deux pays, il en est de même du culte du chien, auquel se rattache, par *Sirius*, l'heureuse compensation du calcul des temps ;

11° Le caïman est dieu au Mexique, comme le crocodile l'est en Égypte ;

12° Dans les deux pays existe le culte des dieux-singes et des pontifes-singes;

13° La théogonie américaine a, suivant les lieux, le démiurge *Quetzalcohuatl* ou *Kukulcan*, ou *Zamna*, etc., qui est l'inventeur des arts graphiques, le propagateur des sciences et des arts, le civilisateur par excellence. La théogonie égyptienne a le démiurge *Thoth* qui répond exactement aux précédents.

14° Les anciens Égyptiens n'avaient rien de commun, ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour l'aspect physique, avec les peuples asiatiques leurs voisins, dont ils auraient pu sortir; il détestaient les Orientaux, les étrangers, et montraient l'Occident, comme la patrie de leurs ancêtres, comme l'Amenti, où les âmes des morts allaient rejoindre leurs pères.

15° Ils ne sortent pas non plus de l'Éthiopie d'Orient; ils ne sont pas autochtones, et les Éthiopiens sont d'après la Bible, d'après Hésiode et d'après Homère qui dans l'Odyssée les partage en deux διχθὰ, les habitants des extrémités du monde à l'Orient et à l'Occident; c'est-à-dire les habitants des bords de la mer Rouge, ou bien les Américains, les Atlantes et les Libyens [1].

Les treize premières raisons autorisent à poser avec M. Brasseur le dilemme suivant: ou bien, l'Égypte est une colonie de la vieille Amérique du

1. Brasseur, pages 60, 61, 108 et 109.

centre; ou bien, la vieille Amérique du centre est une colonie de l'Égypte. Les deux dernières raisons autorisent à le résoudre dans le sens de la première alternative qui ne peut être évidemment que la bonne.

Voici maintenant les preuves annoncées un peu plus haut.

Nous avons dit que les faits du passé ne s'expliquaient pas dans l'hypothèse ethnologique faisant sortir, pour la haute civilisation, les Cares d'Amérique de ceux d'Asie et s'expliquaient au contraire d'une façon satisfaisante, dans l'hypothèse inverse.

Nous croyons avoir démontré la première partie de cette proposition par la citation des faits importants, extraits des documents de M. Brasseur, et desquels il résulte ceci : c'est que la Carie américaine a eu pour colonie l'Égypte et que celle-ci n'a rien reçu des Cares d'Asie dont elle aurait évidemment et directement reçu toute civilisation, si ces derniers avaient été les initiateurs civilisés des Cares d'Amérique.

Nous sommes donc entièrement de l'avis du savant mexicologue, lorsque (pages 130-131) il s'exprime en ces termes :

« C'est de ce continent (l'Amérique) que les Cares dont l'origine est un des problèmes les plus importants et les plus obscurs de l'ethnographie ancienne, ont rayonné sur tous les points du globe, et bien que M. Renan assure que la question d'une intrusion des

races de l'Occident parmi les Sémites, ne peut être agitée qu'à propos des Philistins, nous croyons avoir présenté déjà suffisamment de preuves, tendant à établir le contraire. »

Toutefois, nous ajouterons à ce qui précède une observation qui nous est personnelle, non seulement, parce que nous la trouvons corroborante, mais encore parce qu'elle fait selon nous toucher du doigt l'origine et les causes des méprises qu'ont faites les Orientalistes et en particulier l'éminent M. d'Eckstein.

Ces causes sont au nombre de trois que voici :

En premier lieu, l'ignorance ou la mauvaise appréciation des conséquences de la réunion des deux peuples Cares, au pays Céphène :

A ce sujet, le noyau américain, en raison de sa séparation au départ, en deux parties, fuyant par terre et par mer, en raison des pertes subies dans un long voyage, fut moins fort que le noyau asiatique, quoique plus civilisé. Il en résulta que tout en imposant son influence, il fut en nom et en renom absorbé et effacé par l'autre, qui finit par être seul connu. C'est là ce qui a pu tromper les Orientalistes, venus beaucoup plus tard, apporter leur jugement.

Une seconde cause d'erreur, c'est la confusion de deux choses distinctes : la priorité d'origine et la priorité de civilisation.

La première peut appartenir et appartient vraisemblablement aux Cares d'Asie, d'origine sémitique,

émigrés en Amérique, avant les cataclysmes simultanés des deux pays. La seconde appartient aux Cares d'Amérique rentrés en Asie, au moment des cataclysmes pour les fuir et y échapper.

Enfin, la troisième cause d'erreur, c'est la croyance que les grands mouvements d'émigration et de civilisation anciennes, se produisirent ensemble et d'un seul coup d'Asie en Amérique, après les cataclysmes, tandis qu'ils se produisirent séparément et en deux fois, l'un, avant, d'Asie en d'Amérique; et l'autre, immédiatement après, d'Amérique en Asie.

Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à démontrer que toutes les opinions émises sur les événements s'expliquent, se concilient, et que les divergences même s'effacent, en en adoptant une, basée sur les documents de M. Brasseur.

M. d'Eckstein attribue aux Cares d'Asie une origine Couschite (de Kusch, en hébreu, Éthiopie). Il place leur berceau et celui de la civilisation, en Asie, au berceau de l'humanité, en un point qu'il ne fixe pas absolument, mais qui est très probablement la Bactriane, le pays des Céphènes, qui devient plus tard, Arya.

Son opinion s'explique donc d'une façon plausible, puisque c'est au pays Céphène que se fit, immédiatement après le déluge asiatique, la rencontre des Cares d'Asie et des Cares d'Amérique, *Éthiopiens de l'Occident*, dont la civilisation vint s'implanter en ce lieu.

M. Renan admet la même origine Couschite, l'identifie également avec la Céphène, mais a une tendance à en placer le berceau au pays de *Mahrah*, en Arabie, situé au nord-est d'*Hadramant*.

La différence entre cet avis et le précédent s'explique encore sans difficulté, parce que les habitants du pays de *Mahrah* étaient voisins des *Éthiopiens de l'Orient*, établis sur les bords de la mer Rouge, et que par suite l'origine Couschite a pu se manifester là, comme elle s'est manifestée au pays Céphène.

M. Renan constate qu'à une époque antéhistorique, on rencontre sur le Tigre et le bas Euphrate, une race, les Couschites, paraissant étrangers aux Sémites et représentés dans les souvenirs des Hébreux, par le personnage de Bélus ou de Nemrod.

MM. Oppert et Fresnel, le premier dans ses travaux sur les inscriptions Babyloniennes, le second, dans ses recherches sur les langues de l'Arabie méridionale, sont persuadés que la langue des inscriptions Babyloniennes est un dialecte sémitique, analogue au dialecte de *Mahrah*, semblant représenter un reste de l'ancienne langue de Cousch.

Enfin, longtemps auparavant, Diodore de Sicile avait affirmé que les Chaldéens, prêtres étrangers et privilégiés, fondèrent le premier empire Babylonien, et qu'ils y furent conduits par Bélus ou Nemrod, fils de Neptune et de Libya, et par conséquent étaient sortis de l'Atlantique [1].

1. Toutes ces citations sont tirées de la brochure de M. Brasseur (pages 130-132). Nemrod, dit-il en note, a son

Ces opinions diverses continuent à s'expliquer par le fait que l'origine Couschite se manifestant au pays Céphène, vers la Sogdiane et la Bactriane, puis, au pays de *Mahrah*, avoisinant l'Éthiopie de l'Orient, il n'est pas extraordinaire, il est même naturel qu'elle se manifeste dans les points intermédiaires et particulièrement le long de deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, soit à leur embouchure, soit à Ninive et à Babylone, les cités les plus importantes de leurs cours.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet, ayant rempli le but que nous voulions remplir.

Nous allons passer maintenant à l'examen rapide du culte religieux qui offre de nouvelles et très intéressantes révélations.

Deux époques sont à considérer dans la religion des vieux Cares d'Amérique : celle qui précéda et celle qui suivit le grand cataclysme de leur pays. A ce sujet, on lit dans la brochure de M. Brasseur, page 83, l'extrait suivant du *Popol-Vuh*, livre sacré des Quichés :

« Voici le récit comme quoi tout était en suspens, dit le livre sacré : tout était calme et silencieux; tout était immobile et paisible, et vide était l'immensité des cieux. »

« C'est au milieu des ténèbres de la nuit, lit-on ailleurs, que le monde a été formé; car la nature de

étymologie fort satisfaisante dans le Quiché : *Nim*, grand, fort; et *Rut*, bruit, effort violent.

la vie et de l'humanité sont l'œuvre de celui qui est le cœur du ciel et dont le nom est *Hurakan.* »

« Ainsi que dans la plupart des cosmogonies antiques, c'est du sein des ténèbres primitives que sort, suivant la cosmogonie Quichée, le principe créateur; c'est du sein de la nuit qui précède les jours et les nuits, qu'il apparaît sur l'eau comme une matière mouvante. Mais, si l'on entend bien le sens du Popol-Vuh, il y a dans les pages de la création Quichée, deux idées bien distinctes : il y a la création première, au moment où l'univers sortit du néant, et la seconde qui fait allusion aux divers bouleversements physiques du globe terrestre, après la naissance de l'homme. »

« Admirable, dit l'écrivain Quiché, admirable est le récit du temps auquel acheva de se former tout ce qui est au ciel et sur la terre, la quadrature et la quadrangulation de leurs signes, la mesure de leurs angles, leur alignement et l'établissement des parallèles au ciel et sur la terre, aux quatre extrémités, aux quatre points cardinaux, comme il fut dit par le créateur et le formateur, la Mère, le Père de la vie, de l'existence, celui par qui tout agit et respire, père et vivificateur de la paix des peuples, de ses vassaux civilisés, celui dont la sagesse a médité l'excellence de tout ce qui existe au ciel, sur la terre, dans les lacs et dans les mers. »

« La Bible, ajoute en réflexion M. Brasseur, n'offre rien de plus sublime, et aucune nation antique, pas même l'Égypte, avec toute sa sagesse, n'a con-

servé de la création un souvenir qui réunisse à tant de simplicité et de grandeur, un tableau si frappant de la science cosmogonique. C'est là un reflet des connaissances que possédait l'antiquité américaine, aux temps où l'Égypte édifiait ses plus beaux monuments. »

Nous avouons ne pas partager ici l'enthousiasme de M. Brasseur. Au point de vue de la géométrie et de l'astronomie, la quadrature et la quadrangulation des signes du ciel, l'établissement des parallèles au ciel et sur la terre, etc., nous semblent un langage obscur, confus, incorrect et peu intelligible, qu'il faut attribuer sans doute à l'ignorance de l'écrivain Quiché, parlant de choses qu'il ne connaissait pas, et en faisant, à sa manière, un compte rendu infidèle.

Quoi qu'il en soit, malgré ce spécimen et non à cause de lui, nous admettrons la haute science en astronomie des éducateurs religieux de la Carie américaine. Nous le ferons, d'après le monument impérissable, de l'*histoire des Soleils*, de ce livre des âges mexicains, où les astrologues et les astronomes du Mexique, c'était alors tout un, se montrent les égaux de ceux de l'Égypte et la Chaldée, dont ils furent probablement les précurseurs. Nous nous en rapportons, sur ce sujet, à M. de Humboldt dont on ne contestera ni le savoir, ni la compétence et qui disait d'eux (vue des Cordillères. — T. II, p. 132) :

« Nous avons vu que les astrologues Mexicains ont donné à la tradition des destructions et régénérations du monde, un caractère historique, en dési-

gnant les jours et les années des grandes catastrophes, d'après le calendrier dont ils se servaient au XVI[e] siècle. Un calcul très simple pouvait leur faire trouver l'hiéroglyphe de l'année qui précédait de 5,206 ou de 4,804 ans une époque donnée. C'est ainsi que les astrologues Chaldéens et Égyptiens indiquaient selon Macrobe et Nonnus, jusqu'à la position des planètes, à l'époque de la création du monde, et à celle de l'inondation générale. »

Voilà donc pour les initiateurs de religion, le criterium de leur intelligence et de leur savoir. Voyons celui de leur morale. Sous ce rapport l'écrivain Quiché qui se fait leur interprète, et n'est ni géomètre, ni astronome, mais qui semble un homme de bien, ne doit pas s'être trompé. Or, d'après lui, ils étaient *monothéistes*, puisqu'ils admettaient *le* créateur, *le* formateur, celui par qui tout agit et respire. Ils aimaient la paix, la civilisation, la sagesse et partant la vertu qu'ils pratiquaient, puisqu'ils appelaient Dieu, le père et le vivificateur de la paix des peuples, de ses vassaux *civilisés*, celui dont la *sagesse* a médité tout ce qui existe au ciel, sur la terre, dans les lacs et dans les mers.

Enfin, détail intéressant et curieux, comme dans presque toutes les cosmogonies, comme dans celles de l'Inde, de la Perse, etc., et même comme dans la Bible juive, ils admettaient, en Dieu, les deux principes, mâle et femelle, puisqu'ils appelaient Dieu, la *mère*, le *père* de la vie, de l'existence.

En résumé, les instructeurs de religion et de morale que l'on trouve au Mexique dans les premiers âges, sont des hommes savants, vertueux et monothéistes. Mais, n'ayant pas le don des miracles, pour frapper fortement les esprits et les amener à la persuasion par leurs actes, ils ne pouvaient enseigner le monothéisme pur qu'aux esprits d'élite. Il fallait un autre enseignement pour les classes inférieures et d'intelligence bornée du peuple.

Malheureusement, les documents que nous fournit pour celles-ci M. Brasseur ne se rapportent pas, comme dans ce que nous venons de dire, au temps de la prospérité, antérieur aux catastrophes. Concernant une époque postérieure, ils reflètent notablement les terreurs qu'elles produisirent dans les premiers moments, et les impressions qu'elles laissèrent ensuite. Dans cette alternative, on ne peut conclure que suivant la vraisemblance, en procédant par induction.

Mais, il est fort probable qu'on s'éloigne peu de la vérité, en admettant que sous le rapport de la moralité et des lumières, la distance entre les enseignants et les enseignés fut sensiblement moindre dans les temps qui précédèrent que dans ceux qui suivirent les cataclysmes. La raison en est que, dans les premiers, les initiateurs furent à la fois plus éclairés et plus désintéressés ; et les initiés, plus maîtres de leur sang-froid, de leur jugement et de leur intelligence. Nous nous en tiendrons à cette appréciation que semblent d'ailleurs confirmer certains indices carac-

3.

téristiques des monuments mexicains. L'un de ces indices est le suivant :

Parmi les animaux qui étaient l'objet du culte populaire, figurait le singe. Il y avait des Dieux-Singes et des Pontifes-Singes dans la théogonie américaine comme dans les théogonies de l'Égypte et de l'Inde. Or, M. Brasseur nous apprend (p. 103) que dans les peintures ou sculptures mexicaines et égyptiennes, ces animaux sont représentés *dans une posture d'adoration devant la divinité*. Il y avait donc dans l'enseignement populaire, puisqu'il y avait sur les monuments, un Dieu suprême devant lequel s'inclinaient les Dieux inférieurs. C'était là un achemi-nement vers le monothéisme.

Il y avait encore un autre indice plus important et qui nous semble même d'une portée considérable.

Parmi les objets principaux du culte, figurent sur les monuments, les images du soleil, de la lune, etc., ce qui est naturel. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est qu'on y voit figurer aussi l'image d'une croix, semblable au signe de la rédemption dans la religion chrétienne. Notre étonnement, on le comprend, fut profond quand nous pûmes constater ce fait de nos yeux, dans un remarquable album, rapporté du Mexique par M. le comté de Waldeck, collaborateur artistique de M. Brasseur, et qui dessina, avec une précision géométrique, les monuments, dont le dernier déchiffra les caractères hiéroglyphiques. Voici ce que dit sur ce sujet M. Brasseur (p. 135) :

« A la suite de toutes les recherches que nous

avons faites dans ce dessein (celui de relier les deux mondes par leurs traditions), nous ajouterons que ce qui semblerait résulter des documents variés que nous avons eus sous les yeux, ce serait l'idée vague *d'une doctrine analogue au dogme chrétien de la déchéance*, qu'on trouve répandue, surtout, dans les traditions mexicaines et qui s'expliquerait ici par la décadence d'une immense civilisation primitive, dont on ne connaît jusqu'à présent, quant à l'Amérique, que des souvenirs et des traditions, mais dont l'Égypte ainsi que l'Assyrie auraient peut-être été les reflets dans l'ancien monde. Ce qui paraît hors de doute, c'est qu'à dater du cataclysme, cause de la grande séparation des peuples, les connaissances humaines se seraient trouvées partout abaissées sur la terre, dans l'ordre matériel, aussi bien que dans l'ordre moral.

« De là paraissent dater, ainsi que nous l'avons observé précédemment, la plupart des systèmes idolâtriques, fondés sur les terreurs de l'homme, au sortir du cataclysme, et organisés par un petit nombre de prêtres, instruits de la science antique, dans le but d'établir leur puissance sur les sociétés renaissantes. »

Il est à regretter que M. l'abbé Brasseur n'insiste pas davantage sur ce fait extraordinaire d'une croix semblable à celle du Christ, figurée sur les monuments de la théogonie mexicaine. Cette omission porte à se demander, si un sentiment de fidélité à

l'orthodoxie biblique, ne l'a pas porté lui-même à écarter les conjectures, qui pourraient placer à la fois le berceau de l'humanité, de la haute civilisation et de la chrétienté, en Amérique, au lieu de le placer en Asie, où le place la Bible juive, et où le placent également la plupart des savants ethnographes, mais en des points différant de celui de la Bible, et différant aussi entre eux; M. d'Eckstein vers la Sogdiane et la Bactriane; MM. Renan, Oppert et Fresnel, loin de là, au pays de *Mahrah*, en Arabie.

Il existe, en effet, des chances pour que ces conjectures soient fondées, par les motifs que voici :

Premièrement, si, comme nous avons une grande tendance à le croire, et comme le prouveront peut-être, quand ils seront déchiffrés, l'histoire des soleils du Mexique, et le livre des morts égyptien, si le grand cataclysme d'Amérique avait coïncidé avec le déluge asiatique, relaté dans la Bible, il est clair qu'il serait permis d'en déduire cette conséquence : que le *Popol-Vuh* ou le livre sacré des Quichés est antérieur à la Bible juive, puisqu'il a été écrit avant le désastre commun, tandis que la Bible, œuvre de Moïse, a été composée après ce désastre :

En second lieu, à la genèse du *Popol-Vuh*, aussi belle que celle de la Bible, suivant M. Brasseur qui fut un prêtre orthodoxe, se rattachent des monuments portant des signes non équivoques d'un rédempteur arrivé, tandis que la Bible ne renferme que l'annonce, il est vrai justifiée plus tard, d'un rédempteur à venir;

En troisième lieu enfin, la demi-idolâtrie existant chez les Cares d'Amérique, dans le culte du soleil, de la lune et des dieux singes, ne semble pas plus compromettante que les cultes variés des Juifs, qui, malgré les enseignements du monothéisme, se prosternaient à chaque instant devant le veau d'or, ou devant des fétiches que ne méprisaient même pas les meilleurs d'entre eux, témoin Laban qui avait les siens et que lui déroba sa fille, femme de Jacob.

Maintenant, les chances dont nous venons de parler, et en particulier celle d'une mission de Jésus-Christ comme rédempteur de l'humanité dans la Carie américaine, ces chances se trouvent-elles notablement amoindries par les textes contraires de la Bible? Nous ne le pensons pas par les raisons suivantes :

D'abord, la Bible, comme nous l'avons montré déjà, et comme nous le montrerons encore, contient des erreurs patentes, indéniables, parce qu'elle est l'œuvre des hommes. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'elle en contînt quelques-unes de plus, bien que la gravité de celles-ci serait considérable; ensuite, de savants hébraïsants affirment que lorsque Moïse a parlé de la terre, il n'a jamais entendu parler que de la partie qu'il en connaissait et qui était loin d'être sa totalité[1].

D'après cela, Moïse étant en Asie, ne se serait pas occupé de l'Amérique ; et par conséquent il ne sau-

1. *Cosmogonie de Moïse*, par Marcel de Serres.

rait exister, au fond, de contradictions sérieuses entre le *Popol-Vuh*, ou l'histoire des soleils du Mexique et la Bible des Hébreux ; le premier embrassant exclusivement une partie de l'Amérique, et la seconde, une partie de l'Asie.

En somme, et tout en admettant d'après les documents de M. Brasseur, que, dans les premiers temps, la civilisation atteignit son apogée dans la Carie américaine, pour rayonner de là sur les autres pays, il convient d'admettre aussi, qu'au point de vue de la science, deux hypothèses et même trois hypothèses sont discutables, sur le berceau de l'humanité.

La première qui, avec la Bible juive et la généralité des savants, place ce berceau en Asie, sauf à varier sur son lieu précis ;

La seconde, qui le placerait en même temps que le berceau de la plus haute civilisation chez les Cares d'Amérique ;

Enfin, la troisième qui le placerait simultanément en Asie et dans la Carie américaine, avec deux premiers hommes et deux premières femmes.

Nous avons sérieusement réfléchi sur les trois hypothèses et nous sommes arrivé à cette opinion que nous nous bornons à exprimer ici sans la discuter : c'est que dans l'état actuel de la science, il est sage de s'en tenir à la version de la Bible, et d'admettre qu'il y eut une première émigration des peuples de l'Asie vers l'Amérique, et que plus tard, la civilisation,

élevée à son plus haut degré, revint de là, pour rayonner sur les autres pays.

Relativement au culte religieux après les cataclysmes, il ne reflète que les croyances des masses populaires, inspirées et aveuglées par les prêtres intéressés aux exagérations et aux abus. Voici ce que dit à ce sujet, M. Brasseur (p. 84).

« Quand nous arrivons aux images du monde sortant du chaos des catastrophes diluviennes, les idées américaines se rapprochent de celles du continent opposé. Le créateur n'est plus le même. C'est maintenant le serpent orné de plumes qui agit; il apparaît sur les eaux comme une lumière mouvante. Le monde ne sort pas de la nuit; non, il est créé dans les ténèbres, dans la nuit; le texte est clair : *chi gekumal*, *chi agabal*. C'est le commencement de tous les systèmes idolâtriques, bâtis sur les idées cosmogoniques relatives à la terre, sortant du cataclysme, sur les terreurs des hommes échappés au naufrage et oubliant dans leur effroi les lumières de la religion primitive, source de cette civilisation prodigieuse, vers laquelle le christianisme les fait tendre de nouveau. »

Dans l'ordre chronologique des peuples païens, nous avons, par deux motifs qui nous ont paru plausibles, mis au second rang, avant les Égyptiens, placés au troisième, les Chinois et les Japonais, qu'en raison de leur proximité nous avons confondus en un seul peuple.

Le premier, c'est que dans sa *Mécanique céleste*

Laplace, ne connaissant pas les Cares d'Amérique, a mis au premier rang des peuples habiles en astronomie les Chinois, avant les Égyptiens et les Chaldéens;

Le second, c'est que les Japonais, comme l'ont prouvé d'une manière éclatante leurs exhibitions à l'exposition parisienne de 1878, semblent avoir hérité, dans le travail et la mise en œuvre des métaux et des pierres précieuses, de l'habileté extraordinaire des Cares américains, lesquels, eu égard à leur activité commerciale et à leur renommée comme marins, se trouvaient en communications avec le monde entier et par conséquent avec le Japon et la Chine.

Voici ce que dit sur les Chinois Laplace dans sa *Mécanique céleste*[1].

« La plus ancienne observation de la position sidérale des solstices et des équinoxes remonte au commencement du XIIe siècle avant notre ère. *Tcheou-Kong*, qui gouvernait alors la Chine pendant la minorité de son neveu, fixa la position du solstice d'hiver à deux degrés chinois de *nu*, constellation chinoise qui commençait par ε du verseau. Cette détermination, que l'on peut rapporter à l'an 1100 avant notre ère, ne diffère pas de 92 minutes centésimales du résultat des formules du livre VI (de la *Mécanique céleste*), différence qui paraîtra bien petite, si l'on considère l'imperfection des moyens

1. Tome V, liv. XIV, p. 291.

dont on pouvait alors faire usage, pour obtenir un résultat aussi délicat.

La même tradition qui nous a transmis ce précieux résultat nous a pareillement transmis l'observation des ombres du *Gnomon*, aux solstices d'hiver et d'été, faite par le même prince; l'accord de l'obliquité de l'écliptique qu'elle donne pour cette époque, avec les formules du livre VI, ne permet pas de révoquer en doute cette observation regardée comme incontestable par le missionnaire *Gaupil*, l'homme le plus versé dans l'astronomie chinoise qu'il avait approfondie pendant un long séjour en Chine.

Il est probable que dans le ve siècle avant notre ère, les astronomes chinois reconnurent le mouvement rétrograde des solstices par rapport aux étoiles; *mais rien, dans l'astronomie des Egyptiens, des Chaldéens et des Grecs, n'indique que ces peuples aient eu connaissance des observations chinoises.* »

Ailleurs Laplace dit encore [1] :

« *Les premières observations utiles à l'astronomie* sont de Tcheou-Kong, dont la mémoire est encore en vénération à la Chine, comme celle de l'un des meilleurs princes qui l'aient gouvernée. »

Indépendamment de sa science antique en astronomie, le peuple chinois semble avoir été, par l'esprit

1. Tome VI, liv. v, p. 365.

et les bras, le travailleur le plus actif qui ait existé, le plus versé particulièrement dans les lettres et dans l'histoire.

Il ne semble pas douteux qu'avant le grand cataclysme américain, des relations suivies n'aient existé entre les Chinois et les Cares, grâce à l'activité, aux ressources et aux intérêts des uns et des autres.

Maintenant serait-il rationnel d'admettre que les Chinois primèrent en ancienneté et en importance de civilisation les Cares d'Amérique? Nous ne le pensons pas, par les motifs que voici :

En premier lieu, l'esprit décidé, entreprenant, d'initiative et d'élan du peuple care, montre qu'il était plutôt fait pour donner que pour recevoir ; tandis qu'au contraire, l'esprit timide, circonspect, méditatif et imitatif du peuple chinois montre qu'il était plutôt fait pour recevoir que pour donner.

En second lieu, si la Chine avait été, pour les parties communes, la souche mère de la civilisation carienne, elle eût envoyé simultanément et directement une civilisation analogue à l'Égypte, tandis que celle-ci reçut à peu près tout du pays des Cares : les dieux; leurs noms; les noms des contrées, des fleuves, etc. En outre, les mœurs, les coutumes de l'Égypte eussent été semblables ou analogues à celles de la Chine, au lieu d'être semblables ou analogues à celles du Mexique et du Yucatan.

Donc, nous conclurons que pour une partie au moins de sa civilisation, la Chine doit, selon les probabilités, être placée entre l'Égypte et la Carie amé-

ricaine, étant plus ancienne que la première et moins ancienne que la seconde.

Comme nous l'avons dit, nous avons compris le Japon avec la Chine, en raison de la grande proximité des deux pays. Il est, en effet, hors de doute, qu'eu égard à cette proximité, ces contrées ont dû avoir de tout temps des relations suivies et se trouver aussi l'une comme l'autre, avant la construction de la muraille chinoise, en communications avec les peuples étrangers fréquentant leurs parages. De là, naturellement, de grandes analogies dans les mœurs, les goûts, les aptitudes, le langage, la civilisation et les cultes des Chinois et des Japonais. Cependant dans les caractères il existe des différences.

Aussi intelligents que les Chinois, les Japonais paraissent, dans les classes élevées, moins érudits en histoire, en lettres et en sciences; tandis que dans les classes moyennes et inférieures, ils sont plus avancés en civilisation pratique, et particulièrement dans l'industrie et dans les arts. Il y a lieu de croire que cela tient principalement à deux causes : d'abord, à ce que le Japon, formé d'un groupe d'îles, n'a pas été pendant de longs siècles fermé comme la Chine aux étrangers ; ensuite, à ce que les sols des deux pays ne sont pas les mêmes et n'offrent pas les mêmes ressources à l'exploitation et au travail. Celui du Japon abonde en richesses minérales, et il n'en est pas de même de celui de la Chine.

Parmi les peuples étrangers qui furent en relations

avec le Japon et la Chine, antérieurement au cataclysme américain, et par suite longtemps avant la construction de la muraille chinoise, nous avons admis, d'après les documents de M. Brasseur, qu'il fallait mettre au premier rang le peuple care d'Amérique, eu égard à son activité commerciale, à son esprit d'entreprise et à sa puissante marine. Nous en avons conclu que ce peuple devait, selon toute vraisemblance, avoir laissé dans les deux pays des traces de sa civilisation avancée.

Eh bien, un événement récent nous a permis de constater que nos conjectures ne sont point sans consistance, puisque les traces auxquelles nous faisons allusion, semblent subsister encore maintenant.

L'événement fut l'exposition de Paris en 1878. A cette exposition, le Japon parut avec un éclat incomparable. Il surpassa tous ses concurrents dans une branche importante de l'industrie et de l'art, celle de la fonte et du travail des métaux. Nous vîmes là des vases de toutes dimensions, parmi lesquels d'immenses, coulés en bronze ou en fonte de fer, d'une étoffe admirable de finesse et d'homogénéité, incrustés, en apparence, d'or, d'argent, de platine, mais en réalité coulés simultanément de ces divers métaux, par des procédés si ingénieux et si précis, que les raccordements semblaient des sections géométriques. Ces vases portaient à leurs anses et ailleurs de splendides ciselures, représentant des animaux, des oiseaux, des paysages, si artistement exécutés, qu'on aurait pu les croire sortis du ciseau

d'un grand maître de la Grèce, ou de celui de Benvenuto Cellini.

Dans cette branche, les industriels et les artistes japonais nous ont paru supérieurs à ceux de l'Europe. Ils doivent, selon nous, être considérés comme les descendants de ces incomparables artistes de la Carie américaine dont M. l'abbé Brasseur signale les mérites en termes dont nous allons rapporter une faible partie[1].

« Il est certain, dit Carli, que les mathématiciens français n'ont jamais pu comprendre comment ces peuples sont parvenus à faire des statues d'or et d'argent, toutes d'un jet, vides au dedans, minces et déliées, etc. (*Lettres américaines*, t. I, lettre XXI.) »

« J'en ai tenu une, dit l'annotateur de ces lettres, qui était une espèce de momie. On n'y voit aucune soudure. On a pareillement admiré des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, c'est-à-dire alternativement d'or et d'argent, sans aucune soudure; des poissons, jetés en fonte, dont les écailles étaient mêlées d'or et d'argent; des perroquets qui remuaient la tête, la langue et les ailes ; des singes qui faisaient divers exercices, tels que filer au fuseau, manger des pommes, etc. Ces Indiens entendaient fort bien l'art d'émailler, qu'a tant cherché Palissy, et de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses. »

« Je possède, ajoute M. Brasseur, un vase à dessins émaillés dans ma collection provenant des ruines

1. Page 118, en note.

de Palenqué ; il me fut donné par le dernier gouverneur de l'État de Chiapas, don Angel Corso, et je crois que c'est l'unique en Europe. B. de B. »

Voici quelques autres détails :

« Parmi les arts que nous avons appris des Américains, dit encore Carli (loc. cit.), ou que nous aurions pu en apprendre, nous rangerons celui de donner au cuivre une trempe aussi dure que celle de l'acier, et d'en faire des haches excellentes, et d'autres instruments tranchants. C'est un secret qui nous est totalement inconnu...

« Lorsque Colomb arriva à la terre ferme d'Amérique, il y avait parmi les peuples des rasoirs et autres instruments, faits de bon cuivre, c'est-à-dire bien trempés...

« Les académiciens français et espagnols virent des miroirs chez les Guanches, et l'on ne sait pas s'ils sont de pierre naturelle ou de composition. Ceux de Gallinace (obsidienne) étaient ovales, et quelques-uns avaient même un pied et demi de diamètre. La surface en était concave ou convexe. La Condamine assure qu'ils étaient aussi bien travaillés que si ces gens avaient eu les instruments les plus parfaits et avaient connu les règles les plus précises de l'optique. La Condamine avait mis un de ces miroirs d'inca dans la caisse qu'il envoyait à Paris et qui périt dans le voyage. »

Dans les pages qui précèdent, nous avons voulu

mettre en lumière, pour le public ami de la science, des révélations fort importantes, faites par un savant méconnu et que des savants officiels ont laissées plus de vingt ans dans l'oubli, peu enclins qu'ils étaient à accueillir des découvertes contrariant leurs enseignements.

Il nous reste une conclusion à tirer de ce fait regrettable, ce qui ne laisse pas de nous mettre dans un assez grand embarras, parce que la conclusion, si logique qu'elle soit, est naturellement délicate.

Mais nous n'avons pas l'habitude d'hésiter longtemps, lorsque nous croyons être dans le vrai et en situation de défendre un intérêt général, en combattant un abus. C'est pourquoi, nous exprimerons humblement l'avis que tout n'est pas pour le mieux dans l'Institut de France, et que malgré les mérites qu'il possède et la haute considération qui lui est due, il n'est point parfait, il a, comme toutes les institutions humaines, des défauts entraînant de préjudiciables conséquences.

La perfection, en effet, n'est pas de ce monde; c'est un phare lumineux séparé par un obstacle aussi infranchissable que le Styx, de la réalité vivante.

Il faut la prendre pour guide et se diriger vers elle, sans avoir la prétention de l'atteindre, mais en cherchant à s'en rapprocher sans cesse. L'Institut, qui doit être un de ses aspirants le plus animés de ferveur, est loin d'avoir atteint encore le degré de

proximité désirable. Il est donc perfectible et il faut le perfectionner.

Institut de France. — Le sentiment public est assez d'accord pour lui attribuer les défauts d'organisation que voici qu'il est trop éclairé et trop sincère pour ne pas reconnaître en partie, lui-même, et qui suffisent à expliquer sa tiédeur dans ses investigations sur la Carie américaine :

1° De se composer, en raison d'une rémunération officielle, beaucoup trop parcimonieuse et n'assurant pas l'avenir, de travailleurs obligés de diriger leurs travaux dans leur intérêt particulier, plutôt que dans l'intérêt général;

2° D'être trop nombreux pour produire dans les meilleures conditions de bons fruits, parce qu'en dehors du nombre nécessaire, trop de monde nuit à la parfaite et prompte exécution d'une besogne;

3° De ne pas avoir d'âge pour la retraite, et par suite de comprendre un grand nombre de membres trop âgés pour être des travailleurs actifs ;

De quelque façon qu'on l'envisage, l'Institut nous semble devoir être un grand contrôle, et un important laboratoire des sciences et des lettres; il faut donc qu'il déploie une grande activité d'investigations et de recherches. Dans aucun cas, il ne saurait être une terre promise pour s'y reposer de ses fatigues, ni offrir aux immortels eux-mêmes, un avant-goût du *Nirvana* des Bouddhistes.

4° D'admettre pour le remplacement des membres manquants, des candidatures par voie de sollicitation, ce qui est un abus, parce que la sollicitation pour soi-même est peu digne, touche de près à l'intrigue, et qu'il ne faut pas exiger l'une, si l'on ne veut pas encourager l'autre ; ce qui est aussi blessant pour l'amour-propre, et ressemble, qu'on nous pardonne cette expression peu académique, mais naturalisée française, à une sorte de brimade imposée aux nouveaux, par les anciens l'ayant subie avant eux et offrant ainsi à tous une revanche et une consolation.

Nous bornerons là nos observations, pour ne pas avoir l'air d'un critique indiscret, quand nous ne voulons être qu'un loyal et fidèle écho ; mais, si nous avions un crédit que malheureusement nous n'avons pas, nous adresserions avec conviction à M. le Ministre de l'instruction publique la requête suivante:

Monsieur le Ministre, vous avez entrepris avec une virile ardeur la tâche d'organiser l'instruction de la France d'une façon digne d'elle. Voulant élever un monument impérissable, vous lui avez donné, comme aux pyramides d'Égypte, une large base, formée par l'enseignement du peuple. Puis, ne craignant pas, vous, républicain sincère, d'emprunter une parole féconde à l'aïeul de tous les césars, vous avez dit, ayant accompli déjà beaucoup de bien, que rien n'était fait, tant qu'il restait quelque chose à faire : *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.*

Eh bien! la base est assurée, et il ne reste plus qu'à couronner l'édifice en construisant son sommet. Ce sommet se compose du Ministre, grand maître de l'Université, qui occupe seul le point le plus haut; mais ce maître a au-dessous et près de lui, comme aide et comme lumière, l'Institut de France qui doit lui prêter son concours actif et efficace. Or, si celui-ci a de grands mérites, appelant de justes respects, il est cependant perfectible, parce que ces respects s'adressent plus aux services rendus qu'à l'ardente aptitude à en rendre, et qu'il conviendrait, à notre époque, qu'ils répondissent aux deux objets à la fois.

Perfectionnez-le donc par un baptême de rajeunissement perspicace, afin qu'il devienne aussi parfait qu'il le peut être, et qu'au Ministre il ne reste plus rien à faire.

Académie française. — L'Académie française, la partie la plus brillante et le plus en renom de l'Institut, n'est pas précisément l'académie silencieuse d'Amadan, dont le premier statut était ainsi conçu :

Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu et parleront le moins possible[1].

1. Ce fut, on se le rappelle, à cette Académie persane que le célèbre docteur *Zeb*, arrivé un peu trop tard pour une place vacante, se fit recevoir, par acclamation et sans prononcer une parole, membre surnuméraire, à l'aide de l'ingénieux apologue d'une coupe remplie d'eau, sur laquelle il déposa, sans la faire déborder, une feuille de rose, modeste et symbolique image de sa personne.

On peut donc, sans manquer à ses statuts, s'étendre un peu sur elle. Elle a, selon nous, deux buts principaux à remplir : un but général et un but particulier.

Le premier consiste à stimuler, à développer le génie littéraire et poétique; le second consiste à nous doter d'un bon dictionnaire de la langue française.

L'époque actuelle se caractérisant par le développement des sciences d'utilité pratique, vers lequel tendent tous les efforts, il serait à désirer que sollicitée et un peu poussée par le Ministre compétent, l'Académie, au lieu de s'astreindre à maintenir au complet son chiffre de 40 membres, eût un souci moindre de la mesure comble, et en se montrant plus sévère pour les conditions d'admission, se rapprochât du nombre 30 qui serait, croyons-nous, mieux dans la situation et pourrait suffire.

En effet, dans la recherche du génie littéraire et poétique se composant de l'imagination qui découvre et du jugement qui la règle et en empêche les écarts, on est obligé, par la rareté des deux qualités réunies, de faire la part la plus grande à la première, qui n'est pas la qualité maîtresse et de sacrifier en quelque sorte le fond solide à la forme fragile.

L'imagination abonde à l'Académie ; on y rencontre à loisir l'esprit fin, léger, brillant, aux couleurs variées de l'arc-en-ciel, un peu papillon, un peu

guêpe, souvent oiseau au frais et riant ramage, rarement aigle planant dans les airs.

Cet esprit plein de séduction, qui, sans atteindre les cimes élevées, sans remuer ni convaincre bien profondément, divertit, réjouit, procure des émotions douces et des jouissances passagères, est traité dans la maison en enfant gâté, parce que c'est l'esprit gaulois. Mais trop est trop, et l'on pourrait, sans dommage pour l'art, diminuer un peu l'abondance, en tenant compte de cette vérité, que le bien dire, pour mériter une haute estime, doit être la conséquence et la parure du bien penser.

Il y a, nous le savons bien, les statuts qu'on veut observer ; mais ces statuts datent de deux siècles et demi, ce qui est une éternité au temps où nous vivons. Les statuts ne sont pas d'ailleurs choses immuables et doivent suivre, au contraire, les mouvements du progrès.

A notre avis, le type à poursuivre à l'Académie, mais, hélas ! difficile à atteindre, c'est *Molière*, l'esprit judicieux, sagace, admirablement pondéré, qui n'en fut pas, de préférence à *Voltaire*, l'esprit immense, mais versatile et mal équilibré, qui en fut.

Arrivons au but particulier de la confection du dictionnaire.

Nouveau dictionnaire. — On attend de l'Académie un nouveau dictionnaire de la langue française. A ce sujet, nous lui signalerons un redressement à faire dans la définition d'un mot qui nous semble

manifestement défectueuse dans le dictionnaire actuel. C'est celle du mot miracle, défini ainsi qu'il suit : *Un acte de la puissance divine, contraire aux lois connues de la nature.*

Pour que cette définition fût claire, exacte et applicable, il faudrait que les lois de la nature fussent au moins en partie connues dans leurs causes et dans leurs effets ; dans leurs causes, pour en déduire logiquement toutes les conséquences ; dans leurs effets, pour confirmer incessamment, par des preuves palpables, la vérité de leurs principes.

Or, comme nous l'avons démontré dans une publication récente, ces conditions sont si peu remplies, que l'on peut affirmer hardiment qu'aucune des lois naturelles n'est connue d'une façon complète et sûre, parce que les sciences naturelles, relativement à leurs causes, sont elles-mêmes dans ce cas.

Ainsi, en physique, la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme continuent à être des phénomènes mystérieux.

En chimie, il y a les théories distinctes des *équivalents* et des *atomes*, dont les partisans ne sont pas d'accord entre eux.

La géologie, la minéralogie, l'histoire naturelle et par suite la zoologie, la botanique, etc., sont particulièrement, par l'ignorance de leur passé, des sciences fort incomplètes, ressemblant à des alphabets dont on connaîtrait deux ou trois lettres et dont on ignorerait tout le reste.

Même en astronomie, la connaissance de notre

système planétaire, relativement un infiniment petit, jeté dans le système infiniment grand de l'espace étoilé, est basée sur une hypothèse erronée, la fixité de la position et de la nature du soleil, sans compter d'autres causes d'erreur que nous avons constatées.

Enfin, en physiologie, la science expérimentale, tout en rendant d'immenses services à l'humanité, tout en faisant pour la pratique de la vie de précieuses et utiles découvertes sur les effets des causes inconnues, tout en mettant en lumière et en renom de glorieux savants, cette science est inapte à pénétrer ces causes premières, c'est-à-dire les principes des lois naturelles. Les infiniment petits sur lesquels, soi-disant, elle opère et fonde ses déductions, sont des mondes relativement aux infiniment petits de la science théorique. Elle peut reconnaître et faire écarter des hypothèses fausses ; elle peut même diriger l'esprit vers des hypothèses meilleures ; mais elle ne saurait garantir l'exactitude de celles-ci. Elle reste enlacée dans le réseau des suppositions et les causes primordiales lui échappent toujours.

Comment, par exemple, la science expérimentale démontrerait-elle ce phénomène de la mémoire, qui fait qu'un vieux lettré se rappelle, après cinquante ans, une tirade grecque ou latine qui l'a fortement frappé dans sa jeunesse, qui lui fait réciter d'un bout à l'autre le magnifique monologue d'Hécube voyant brûler Troie, dans la *Troade* de Sénèque, tandis que maintenant, quand il veut retrouver du jour au lendemain des idées qui l'impressionnent, il est obligé,

comme Pascal malade, d'accrocher avec des épingles des petits papiers à ses rideaux.

Beaucoup font là-dessus un essai de théorie. Ils supposent dans le cerveau une sorte de petit carnet aux feuillets infiniment minces et multiples, sur lesquels viennent s'inscrire les événements de chaque jour avec une encre distillée par le cerveau, et d'autant plus résistante, que celui-ci est plus jeune et mieux portant. Les impressions répercutées dans l'intelligence persistent longtemps quand on est jeune et s'effacent d'autant plus vite qu'on devient plus âgé.

Faute de mieux, cette théorie, qui ne manque pas d'ingéniosité, peut être acceptée sous bénéfice d'inventaire; mais c'est de la pure imagination, de la simple hypothèse, ne s'appuyant sur rien de solide.

Du diable si, avec le plus puissant microscope, on voit les feuillets répercuteurs et l'encre sympathique. Il est pour nous hors de doute qu'on ne peut démontrer expérimentalement aucune théorie, quelle qu'elle soit, ni celle-là, ni une autre.

D'après ce qui précède, il est permis d'affirmer que la définition des miracles, donnée par le dictionnaire actuel de l'Académie, est défectueuse et ne saurait être admise. Comment un homme qui ne connaît pas les lois de la nature pourrait-il savoir si un événement extraordinaire qui le frappe est conforme ou contraire à ces lois?

Nous conclurons que, pour être à la fois dans le

vrai et dans la logique, il convient, selon nous, de définir les miracles simplement ainsi : des actes *surhumains*, c'est-à-dire au-dessus du pouvoir d'action et de la portée de compréhension de l'homme livré à lui-même.

De cette façon, le miracle est non seulement intelligible et possible, mais il est clair qu'il peut y en avoir beaucoup, eu égard à la faiblesse de notre intelligence. Il est clair également qu'ils doivent aller en diminuant, avec les progrès de la science qui peut parvenir à en expliquer.

Nous admettons que dans les temps anciens il y en a eu un grand nombre, et que non seulement alors ils étaient possibles, mais encore *naturels* et *nécessaires*. Il fallait, en effet, que Dieu donnât aux missionnaires chargés par lui d'instruire les hommes, le prestige, le don de persuasion dont ils avaient besoin et qu'ils tiraient d'une intuition exceptionnelle et de la faculté de faire des actes au-dessus de la portée de leurs disciples.

Cette définition nouvelle sera de nature à satisfaire les esprits perplexes, se refusant à admettre les miracles *surnaturels*, parce qu'ils sembleraient mettre Dieu, leur auteur, en contradiction avec lui-même, également auteur des lois de la nature.

S'ils considèrent avec nous Jésus-Christ comme le principal missionnaire de la divinité, ils pourront croire à ses miracles, sur lesquels il base, en y insistant fortement et fréquemment, le fondement de la

foi[1], et ne pas le prendre pour un imposteur, et ne pas se mettre non plus en désaccord avec leur propre raison.

Ils ne tomberont pas dans l'erreur où est tombé, selon nous, le célèbre académicien, auteur de sa vie, qui, ne croyant ni aux miracles, ni à la nature à la fois humaine et divine du Christ, l'a représenté ainsi qu'il suit :

D'une part, comme un homme d'une entière bonne foi, se croyant le Messie annoncé par les prophètes;

S'étant résigné, en conséquence, pour prouver sa mission divine, à se conformer à la mode des prophètes et à l'opinion des contemporains, c'est-à-dire à devenir thaumaturge et à faire, quoique à contrecœur, des semblants de miracle[2];

S'étant dit, aussi, ainsi que le constatent surabondamment tous les évangélistes, et dans le seul but possible aux yeux des non croyants, d'assurer son crédit, s'étant dit : *Fils de Dieu, connaissant seul son père, connu de lui seul et ne faisant qu'exécuter ses volontés*[3] ;

1. Saint Matthieu, ch. XI, v. 20 et suivants. — Saint Marc, ch. IX, v. 19 et suivants. — Saint Luc, ch. V, v. 24, 25. — Saint Jean, ch. IX, v. 1 et suivants.

2. M. Renan, *Vie de Jésus*, pages 265, 266, 267, 275, 276, 279.

3. Saint Matthieu, ch. X, v. 32, 33; ch. XI, v. 25 et suivants; ch. XVI, v. 16, 17, 18; ch. XXVI, v. 63, 64. — Saint Marc, ch. XII, v. 35, 36, 37; ch. XIV, v. 36, 61, 62. — Saint Luc, ch. X, v. 22; ch. XXII, v. 42, 70; ch. XXIII, v. 34. — Saint Jean, ch. III, v. 13, 16, 18, 35, 36; ch. IV, v. 25, 26;

D'autre part, comme un homme simple, ignorant en science, fort naïf et illusionné[1] ;

Ayant cependant, par la sagesse de ses paroles, de sa doctrine et de ses actes, jeté sur la terre l'éclat d'un guide lumineux et laissé l'exemple d'un maître sublime, d'une abnégation, d'une vertu surhumaines, dévoué à l'humanité jusqu'à la mort ;

Devant, enfin, être placé au plus haut sommet de la grandeur humaine, présidant encore, chaque jour, au destin du monde, et étant sinon divin, du moins digne d'être appelé divin[2] *;* ..... ce qui est bien près de mériter d'être divinisé.

Chacun des deux termes de cette appréciation est déjà inadmissible et contradictoire en lui-même ; et l'un et l'autre, contradictoires entre eux, ne sauraient, à plus forte raison, se concilier aux yeux d'un logicien.

En effet, des semblants de miracle, même faits à contre-cœur, étant des fictions, excluraient l'entière bonne foi, et dénoteraient, au contraire, un penchant à la mauvaise, puisqu'ils seraient faits pour tromper.

Bien plus profond et plus grave encore serait le désaccord entre la bonne foi revendiquée et la prétention de baser le crédit sur l'affirmation mensongère des liens les plus intimes avec Dieu et de l'exé-

ch. v, v. 25, 26, 36, 37 ; ch. vi, v. 32, 33, 46, 47, 48 ; ch. vii, v. 28, 29 ; ch. viii, v. 12, 14, 16, 42 ; ch. ix, v. 35, 37 ; ch. x. v. 30 à 38.

1. M. Renan, *Vie de Jésus*, pages 267, 270, 271, 272, 273.

2. M. Renan, *Vie de Jésus*, pages 465, 473, 475.

cution de ses ordres qui ne sauraient comprendre la tromperie.

Il y aurait là une souillure, faite de duplicité, d'orgueil et d'imposture, que toutes les subtilités, toutes les finesses, tous les enlacements du style le plus souple et le plus séduisant ne parviendraient pas à effacer.

Enfin, l'ignorance ainsi que la simplicité et la naïveté, poussées jusqu'aux plus extrêmes limites de la crédulité et des illusions, ne sauraient non plus se concilier avec le sentiment parfait du vrai et du juste, avec la haute sagesse des discours, des maximes et de la conduite, *avec la présidence quotidienne* (p. 473) *du destin du monde.*

Jean-Jacques Rousseau a mieux apprécié Jésus, lorsque, parlant de l'Évangile, il a écrit ceci : « Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même?..... Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

M. Renan use largement des prérogatives de la critique et il n'y a pas à lui contester ce droit; mais il y a lieu d'observer que si la critique a des privilèges, elle a aussi des conditions à remplir; et que somme toute, pour qu'elle soit vraie, il faut que celui qui l'exerce ait trois qualités principales, savoir :

1° La connaissance parfaite et complète du sujet,

pour le bien apprécier en lui-même et dans toutes ses conséquences;

2° L'impartialité, pour se prononcer avec équité;

3° La rectitude de jugement, pour juger avec justesse.

L'ensemble de ces conditions n'est point facile à remplir; et c'est pour cela qu'il y a fort peu de bons critiques.

Leurs erreurs dans les questions ardues proviennent le plus souvent de ce qu'ils apprécient mal l'instrument dont ils disposent pour juger, c'est-à-dire leur raison qui est fort bornée, et qu'ainsi l'instrument ne se trouve pas au point voulu, pour opérer exactement.

Comme Pascal le dit dans ses *Pensées*, au titre : *Soumission et usage de la raison* (IIe partie, art. VI) : « La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible, si elle ne va jusque-là. Il faut savoir douter où il faut; assurer où il faut; se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la force de la raison. »

Relativement aux miracles (actes surhumains) et à la nature double du Christ, qui, par rapport aux lois naturelles, n'est pas plus extraordinaire que les phénomènes qu'offrent les êtres bisexuels, animaux et plantes, il est permis de douter que M. Renan se trouve dans les conditions de la raison placée au point, indiquées par Pascal, pour apprécier avec justesse.

En effet, dans une échappée imprudente d'un discours académique, en réponse à un illustre récipiendaire qui s'était dit franchement spiritualiste, M. Renan a déclaré que, pour lui, il ne savait pas au juste s'il était spiritualiste ou matérialiste.

Quand on ne sait pas au juste ce que l'on pense, il est bien difficile d'être assuré de ce que l'on dit et de raisonner juste sur des sujets se rattachant, de près, à ceux qui ont déterminé l'indécision.

Or, c'est précisément ici le cas. Les miracles et la nature du Christ tiennent essentiellement au spiritualisme, et si les jours où il les a traités, M. Renan était par hasard en veine de matérialisme, il est clair qu'il y a beaucoup de chances, pour qu'il se soit trompé, *nigro dies notandæ lapillo*.

En général, dans les sujets difficiles, présentant des solutions différentes, entre lesquelles l'esprit est forcé d'opter et qui toutes ont des points au-dessus de sa portée, lui semblant contradictoires ou impossibles, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de choisir la solution offrant le plus petit nombre de ces points, et de la soutenir résolument avec conviction, en déduisant ses motifs.

S'il le fait, il peut se tromper et subir perte de cause ; mais il a du moins la consolation de succomber avec honneur et vaillance.

S'il ne le fait pas, s'il oscille incertain entre telle solution et telle autre, sans se prononcer, son manque de conviction le fait manquer, de toutes parts, d'un appui solide. Il se trouve en l'air, ressemblant,

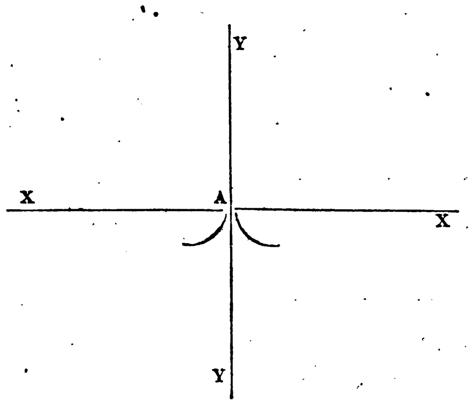
pour la stabilité, à une girouette dans le vent, à un caméléon dans les couleurs, à un derviche tourneur, que renverse un coup de pouce, dans son équilibre sur le sol. Il a le désavantage de toutes les choses qui branlent sur celles qui ne branlent pas. Il n'a aucune chance de faire triompher son opinion qui en réalité n'existe pas, puisque cette opinion est le doute et qu'une solution positive dans un sens ou dans un autre, est forcée.

Il n'y a pas lieu d'appliquer ici *la théorie de la valeur préférable des opinions moyennes*, que recommande, dans sa Politique, Aristote, ce maître en analyse et en logique de tous les maîtres passés, présents et à venir, et qui, soit dit en passant, n'était pas matérialiste, dans sa conception du grand *Nous*, l'esprit suprême, la cause absolue de l'ordre et du mouvement régulier.

Qu'on nous permette de terminer ce sujet, en rappelant ici un souvenir de jeunesse, un peu abstrait peut-être, mais ne manquant pas d'à-propos et que nous serons bref à raconter.

Il y a bien longtemps que nous songeâmes pour la première fois aux miracles, en les regardant simplement comme des actes *surhumains*.

Nous étions alors *Taupin* et nous vîmes une analogie avec les faits miraculeux, dans certaines particularités exceptionnelles que présentent, en géométrie, des courbes du troisième degré.



Que l'on construise en idée deux axes perpendiculaires, l'un des x, horizontal ; l'autre des y, vertical, se croisant à l'origine A des coordonnées, et que l'on considère la courbe dont l'équation est : $ax^2-by^3=0$.

Dans cette courbe, le point A est un point *singulier*, enlacé avec tous les autres points, dans la même formule algébrique, et qui pourtant en diffère essentiellement, en ce qu'il est unique dans son genre. Il constitue une exception à la loi générale de continuité à laquelle sont assujettis tous les autres points de la courbe, se composant de deux branches symétriques. Celle-ci se trouve rebroussée au point A et y affecte la forme de la moitié inférieure d'un x aplati, ou d'un *chi* grec, allongé, suivant que a est plus petit ou plus grand que b.

Eh bien, rien n'empêche de regarder les miracles, comme des points singuliers dans les lois générales, réglant l'ordre de la nature.

Dieu, sans violer ces lois qu'il a établies, peut par exception faire ou laisser faire des miracles réputés

par l'homme inclairvoyant, contraires à elles, mais qui en réalité ne sont qu'au-dessus de la portée de son esprit, *ne comprenant pas les points singuliers* des lois de la nature.

Étant franc de parole et chérissant les souvenirs du jeune âge, nous pouvons rapporter ici, parce qu'elle n'est pas hors de mesure, une dénomination que les camarades Taupins aimant à rire et ne s'occupant guère des choses mystérieuses, donnaient à l'équation de la courbe : $ax^2-by^3=0$.

Par une allusion, galante, aux formes de la Vénus Callipyge, aux environs du point A, ils l'appelaient : l'équation des belles fesses.

Il y avait une variante, sans doute, parce que :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Mais celle-là nous paraissant un peu trop... gauloise, nous la laisserons dans la plume.

Si nous avons insisté sur la nécessité de changer la définition du mot *miracle*, c'est qu'il y a là, suivant nous, un intérêt triple : celui de la vérité ; celui de la clarté et celui de l'abaissement utile de l'orgueil humain, qui a la prétention ridicule de tout comprendre, de tout savoir et de tout expliquer.

Nous croyons avoir satisfait à l'intérêt de la vérité, en la rétablissant. Nous croyons avoir satisfait à celui de la clarté, en remplaçant une idée vague qui ne se comprenait pas, par une idée nette qui se comprend.

Quant à l'abaissement de l'orgueil humain, il est bien difficile à réaliser. Il s'agit en effet d'un mal rebelle et tenace dont la guérison radicale semble impossible et que le temps seul peut atténuer, en apportant la lumière, en éclairant les erreurs et en dissipant les illusions.

Au temps actuel, on voit de prétendus savants (plus clairvoyants sont les vrais), que leur sotte outrecuidance porte à vouloir, comme Prométhée, dérober au ciel ses plus intimes secrets.

Anciennement, on a vu un grand sage, Sénèque, dont nous évoquions tout à l'heure le souvenir, écrire les étranges choses que voici :

« Le sage brille autant dans sa courte vie, que Dieu dans toute son éternité. Il y a même un côté, où le sage est supérieur à Dieu. Celui-ci est sage par le bienfait de la nature, non par son propre bienfait. C'est une grande chose d'avoir à la fois la fragilité d'un homme et la sécurité de Dieu [1]. »

Ces réflexions sont évidemment l'effet d'une aberration passagère de l'esprit; mais chez un homme tel que Sénèque, elles sont caractéristiques contre l'espèce humaine, prise dans la généralité.

L'homme, on ne saurait le dissimuler, est aussi orgueilleux qu'il est égoïste. Ajoutez à son orgueil et à son égoïsme une part d'hypocrisie et une part de

1. Tantum sapienti sua, quantum Deo omnis ætas patet. Est aliquid quo sapiens antecedat Deum. Ille naturæ beneficio, non suo sapiens est. Ecce res magna habere imbecillitatem hominis, securitatem Dei. (Epît. LIII à Lucilius.)

mauvaise foi, leurs compagnes ordinaires, faisant office de masques ; puis, comme complément, un peu d'envie, un peu d'autres vices, et vous aurez une image à peu près fidèle de l'homme vivant en société.

Ce serait à désespérer de l'humanité et à justifier les pleurs du larmoyant Héraclite, si un sentiment de conscience intime ne disait que les destinées ne peuvent pas avoir été réglées de la sorte, et que la Providence a dû aviser à un moyen de faire sortir le bien du mal, parce qu'autrement elle ne serait pas la Providence.

Les philosophes et les poètes anciens, particulièrement en Grèce, ont effectivement entrevu une loi de ce genre qu'ils ont appelée la loi des contrastes, et qui fait surgir le calme de la tourmente des éléments, le beau temps, de la tempête.

Cette loi existe toujours, mais sa dénomination semble trop vague pour l'époque positive où nous vivons.

Étant donnée l'existence indéniable sur terre du bien et du mal, étant donné le caractère de l'homme se composant de plus de vices que de vertus et dont le principal mobile est l'intérêt personnel, nous croyons que si l'on veut appliquer moralement la loi des contrastes à l'humanité, il convient de l'appeler maintenant *la loi du progrès*.

Nous l'avons étudiée sous cet aspect et nous avons cherché à la formuler en un certain nombre de principes, confirmés par les enseignements de l'histoire, et dont nous extrayons les suivants :

Principe V

L'homme, en général, est guidé dans ses sentiments, ses opinions et ses actes, par son intérêt personnel. Il ne donne rien, sans vouloir en échange l'équivalent, plutôt plus que moins. Cependant, il a la prétention de ne vouloir que ce qui est juste.

Principe VI

La différence des intérêts dans l'humanité forme les désaccords d'où naissent les conflits. Les dommages des conflits amènent des concessions réciproques; et la pratique de celles-ci améliore les sentiments, adoucit les mœurs, diminue l'égoïsme et amène les progrès.

Principe VII

Pour que la loi du progrès puisse devenir continue, pour qu'il n'y ait plus que des ascensions sans chutes, il faut que la divergence des opinions, cause des conflits, cesse; il faut que les opinions extrêmes se rapprochent graduellement, au point de se confondre entre elles, et avec l'opinion moyenne, de manière à ne plus former qu'une seule et même opinion, favorable à l'intérêt général.

Principe X

Dans les assemblées appelées à décider des questions d'intérêt général, les minorités, au point de vue du bien, ont presque toujours raison, et les majorités qui décident, ont presque toujours tort, lorsque les intérêts particuliers de ces majorités sont en opposition avec l'intérêt général.

C'est par ces considérations philosophiques et morales, sinon bien consolantes, que nous terminerons cette étude.

FIN.

1760-82. — IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.